

ÉTUDES SUR QUELQUES MÉTONYMIES¹

PAR

KR. NYROP

(PRÉSENTÉ Á LA SÉANCE DU 3 NOVEMBRE 1911)

1. On appelle **métonymie** l'extension de sens qui consiste à nommer un objet au moyen d'un terme désignant un autre objet uni au premier par une relation constante. Il s'agit ici ordinairement du passage d'une représentation à une autre dont le contenu est avec la représentation donnée dans un rapport de contiguïté. Ces associations sont très variées; pour donner une idée préliminaire de leur diversité, nous examinerons d'abord quelques exemples isolés:

Cotillon, d'abord petite cotte de femme, ensuite le sexe féminin: *aimer le cotillon*. On emploie ainsi une partie du vêtement pour désigner ceux ou celles qui le portent. Le mot désigne aussi une sorte de branle, probablement d'origine campagnarde et dansé primitivement par des paysannes en cotillon; une action est ainsi caractérisée par une des circonstances concomitantes; une évolution en sens inverse est représentée par *boléro*, danse espagnole, puis une pièce d'habillement, soit une petite veste soit un chapeau, portée par celle qui danse le boléro.

Crémaillère, instrument de cuisine qu'on fixe à la cheminée pour suspendre les marmites, chaudrons etc. Quand on s'installait autrefois dans un nouveau logis, on commençait

¹ Les chiffres entre parenthèses renvoient à notre *Grammaire historique de la langue française*, vol. I—III (Copenhague, Leipzig, Paris. 1903—1908).

par *pendre la crémaillère*, et cet acte était suivi d'un repas par lequel on célébrait l'emménagement. Peu à peu le mot a aussi servi à désigner la circonstance concomitante, la fête d'inauguration. Voici un exemple de cet emploi que n'enregistrent pas les dictionnaires: Le soir, la crémaillère fut très gaie chez les Poisson (Zola, *L'Assommoir*, p. 411).

Bouillon, bulle qui se forme dans un liquide qui bout; ensuite l'ébullition qui produit les bulles; puis liquide où l'on a fait bouillir certaines substances: un bouillon gras; enfin restaurant où l'on ne servait primitivement que du bouillon. L'évolution de ce mot nous fait voir comment on passe de l'effet à la cause, et vice-versa, du concret à l'abstrait et vice-versa, d'une action au produit de cette action, d'une chose au lieu où cette chose se vend. Comp. le développement de *café*: fruit du caféier, infusion faite avec ce fruit torréfié, lieu où se prend cette boisson.

Damas, nom de lieu d'Asie Mineure, s'emploie comme dénomination de plusieurs objets venus primitivement de cette ville: étoffe de soie à fleurs, sabre d'acier, sorte de prune. Ainsi le nom d'un lieu en vient à désigner les produits naturels ou industriels de ce lieu.

Noël (de natalem), proprement jour de naissance (de Jésus-Christ), désigne aussi le cantique populaire chanté le jour de Noël, et l'air sur lequel il se chante. Ainsi une indication de temps devient aussi le nom de ce qui se rattache au temps indiqué. Dans le patois du Bas-Maine, *Toussaint* a pris le sens de semailles, et on dit *faire sa Toussaint* pour „semer“. Le développement inverse est représenté par le sort du mot *Hosanna*; cette exclamation hébraïque de bienvenue, passée en français sous la forme d'*osanne*, a servi de très bonne heure à désigner le jour où elle s'employait de préférence, le dimanche des Rameaux. M. Antoine Thomas a montré comment ce même mot est arrivé à désigner également le buis qui joue dans quelques contrées, pour la com-

mémoration du dimanche des Rameaux, le rôle liturgique dévolu ailleurs au laurier, à l'olivier, etc.; il désigne aussi le bouton d'or et quelques autres plantes qui sont ordinairement fleuries au moment de la fête des Rameaux (*Romania* 1909, p. 566).

Visite, postverbal de *visiter*, désigne l'action d'aller voir quelqu'un chez lui: *faire une visite, rendre une visite*. Le mot peut aussi prendre une signification concrète et arrive à exprimer ce qui a quelque rapport direct et constant avec la visite. Tout d'abord la personne qui fait une visite. Ex: Puis, se tournant vers une visite qui arrivait (E. & J. de Goncourt, *La femme au dix-huitième siècle*, p. 6), comp. la phrase allemande *wir haben Besuch*, où *Besuch* a le sens de *Gäste*. Ensuite une pièce d'habillement qu'on porte quand on fait des visites, un manteau de dame pour sortir.

2. Les changements sémantiques indiqués proviennent de ce fait bien connu que „les sensations et représentations de choses ou de propriétés qui s'offrent simultanément ou bien en succession immédiate dans notre expérience tendent à s'évoquer ensuite mutuellement“ (H. Høffding, *Esquisse d'une psychologie*, Paris 1903, p. 202). Les associations dont il s'agit sont multiples et souvent difficiles à grouper. Dans les paragraphes suivants nous ferons une étude spéciale des métonymies qui concernent la partie et le tout, le contenant et le contenu, la matière et la chose fabriquée, le producteur et le produit, la cause et l'effet, l'antécédent et le conséquent. La métonymie joue un grand rôle dans le développement des termes abstraits, auxquels elle donne un sens concret; c'est là un sujet d'étude très vaste dont nous nous occuperons ailleurs.

I. Le tout et la partie.

3. PARS PRO TOTO. On désigne souvent le tout par une de ses parties qui devient le symbole de l'objet entier et en

éveille l'image complète dans la pensée. C'est ainsi qu'un homme peut être désigné par une partie de son corps, une pièce d'habillement, une parure, une arme, un outil, un instrument, etc. La marque distinctive s'identifie avec l'être entier; quand on dit *une vieille perruque*, on peut désigner par ces mots un homme qui porte perruque, et au figuré une personne arriérée.

Dans beaucoup de cas l'emploi métonymique de la partie pour le tout est devenu usuel; mais des exemples fortuits se produisent à tout moment dans la littérature comme dans la langue parlée.

Dans son fameux discours à François I^{er} pour obtenir la permission d'attaquer les Espagnols à Cérises, le brave seigneur de Monluc parle de „mil à douze cents *chevaux*, tous résolus de mourir ou de vaincre“. En voici un autre exemple tout moderne. Dans un compte-rendu d'un tournoi de tennis on lit: Il est regrettable que toutes les *raquettes féminines* de Paris ne soient pas allées se mesurer contre les joueuses anglaises.

Nous examinerons dans les paragraphes suivants une série d'exemples groupés selon la nature de la marque distinctive choisie comme dénomination du tout.

4. Une partie quelconque du **corps** d'un être vivant ou quelque particularité corporelle peuvent servir à désigner tout l'être.

1°. Noms de personnes. Exemples: *Un pied-bot, un pied-plat, une vieille moustache* (un vieux soldat), *une barbe grise, un barbon* (emprunté de l'it. *barbone*), *une mauvaise langue, une bonne tête, une forte tête, un cœur noble, une peau dure*, etc. Dans quelques cas il y a changement de genre: *un Peau-rouge, un barbe* (III, § 709). On crée à tout moment des métonymies analogues. Exemples: Parions que ça venait chez vous ce *petit museau* (A. Daudet, *Numa*

Roumestan, p. 130). Un petit café où une douzaine de *vieilles barbes turques* fumaient encore le narghilé (C. Farrère, *L'homme qui assassina*, p. 115).

REMARQUE. Ce procédé métonymique a joué un rôle dans la création des noms propres des personnes. On trouve au moyen âge des noms tels que: *Belejambe*, *Bondos*, *Courtebarbe*, *Groskul*, *Grossetête*, etc. Rappelons aussi *Barbebleue* et *Fine Oreille* des contes populaires.

2°. Noms d'animaux. Exemples: *rouge-aile*, *blanc-bec*, *gros-bec*, *blanche-coiffe*, *cul-blanc*, *gorge-blanche*, *rouge-gorge*, *long-nez*, *grand-cœur*, *peau-bleue*, *blanche-queue*, *rouge-queue*, *tête-plate*, etc. Dans quelques cas il y a changement de genre: *Un rouge-gorge* (III, § 719). Rappelons aussi l'expression *tirer poil et plume*.

5. Un détail du **vêtement** s'emploie très souvent pour désigner la personne que distingue ce détail. Il y a quarante ans les élégants portaient des gilets très ouverts, et cette mode leur procura un nouveau nom tiré de la pièce d'habillement en question. En 1876, on pouvait lire dans le *Figaro*: „Lundi vous trouviez au Théâtre-Français *les gilets en cœur* les plus brillants de Paris“.

Au XVII^e siècle *talon rouge* s'employait pour le gentilhomme qui avait le droit de porter des talons rouges. Au temps de la Renaissance *galoche* désignait un écolier portant galoches (voir H. Estienne, *Deux dialogues*, II, 308). Au XV^e siècle, un membre du Parlement s'appelait un *chaperon fourré* (*Cent nouv. nouv.*, n° 67). Ce procédé a de tout temps été très commun, et on en crée constamment des exemples nouveaux. P. Mérimée écrit dans une de ses nouvelles: Comment voulez-vous qu'une jolie femme que je n'ai vue qu'une fois pense à inviter *une vieille culotte de peau* comme moi? (*La double méprise*). Surtout le parler populaire affectionne de telles dénominations; dans le peuple on appelle les

soldats *les pantalons rouges*, les douaniers *les habits verts*, les prêtres *les robes noires*; dans quelques patois les femmes sont nommées *blancs bonnets*, les hommes *chapeaux*, un petit homme est *une courte botte*, etc.

Notons aussi, dans la langue théâtrale, l'expression *jouer les manteaux* où *manteaux* s'emploie pour les personnages posés et graves qui portent manteaux.

REMARQUE. On retrouve notre métonymie dans plusieurs noms propres de personnes. Les contes populaires nous fournissent *Peau d'âne* et *Chaperon rouge*. Dans l'histoire médiévale nous rencontrons *Robert Courte-Heuse*, *Geoffroy Grise-Gonelle*. L'histoire moderne connaît *la redingote grise*.

6. Voici quelques exemples qui ont besoin d'une explication :

Bas-bleu, femme qui a des prétentions littéraires. L'expression est venue, dit-on, du salon littéraire de lady Montague qu'on avait appelé *bluestocking club* à cause d'un M. Stillingfleet qui en était l'oracle, et qui portait toujours des bas bleus.

Biset, grosse étoffe bise; puis garde national qui fait son service en biset, qui ne porte pas l'uniforme réglementaire. Ex.: Quand deux bisets sous les armes Ramènent à Charenton Cet orateur plein de charmes (Béranger, *Le juge de Charenton*).

Blanc-manteau, anciennement religieux de l'ordre des Guillemites.

Carmagnole, révolutionnaire qui affectait de porter la carmagnole, sorte de veste à basques étroites, à revers et collet renversés, avec plusieurs rangs de boutons. Le mot désigne aussi simplement un soldat des armées républicaines.

Chaperon, ancien capuchon habillant la tête et le cou, puis personne âgée qui accompagne une jeune dame pour lui servir de porte-respect. Sur le sens au XV^e siècle voir § 5.

Griset, étoffe grise commune et jeune fille de petite condition, habillée de cette étoffe.

Hoqueton (I, § 20), casaque brodée que portaient les archers du grand prévôt et du chancelier, puis archer revêtu du hoqueton, bas officier de ville.

Mascarille, emprunté de l'esp. *mascarilla*, petit masque ou demi-masque, puis nom d'un valet de l'ancienne comédie qui, à l'origine, portait un tel masque.

Mitron, petit garçon boulanger ou pâtissier; il doit probablement son nom à sa coiffure qui a la forme d'une mitre.

Petit collet, sorte de rabat de linge, a désigné autrefois un homme d'église, un abbé.

REMARQUE. Dans quelques cas le mot prend un sens collectif. Ainsi *la livrée* peut s'employer pour les domestiques comme dans le passage suivant: La livrée allait et venait à pas silencieux autour de la table (Bourget, *Une idylle tragique*, p. 141). De la même manière on dit *la robe* pour la magistrature, les hommes de droit; *l'uniforme* pour les soldats; *la calotte* pour les prêtres; *le cotillon* pour les femmes, etc.

7. On désigne aussi l'homme par l'arme dont il se sert ou par l'armure dont il est revêtu. On lit dans un vieux texte: Maint *bacinet* et maint *heaume* Avec eulz ont (*Miracle de Notre Dame* XXXIV, 1418), ce qui veut dire qu'ils ont avec eux beaucoup de soldats munis de heaumes et de bassinets. On peut faire un emploi analogue de mots tels que *lance*, *glaive*, *épée*, *fusil*, *baïonnette*. A propos de ce dernier terme on se rappelle l'expression toute faite *les baïonnettes intelligentes*, formule souvent invoquée pour justifier les infractions à la discipline militaire. Un tel emploi métonymique peut être accompagné d'un changement de genre; notons *un cornette*, *un enseigne*, tirés de *une cornette*, *une enseigne* (III, § 709).

8. Les noms des instruments de musique s'emploient pour désigner celui qui joue de ces instruments: *basse*, *clairon*,

clarinette, contre-basse, cor, flûte, harpe, tambour, violon. L'emploi métonymique est accompagné d'un changement de genre dans *trompette*. Rappelons aussi qu' *instrument* se trouve employé au sens de musicien: Après souper, les instrumens vindrent, et dancèrent et firent la meilleure chière qui leur fut possible (*Jehan de Paris*, p. p. A. de Montaignon, p. 27).

9. La désignation du tout par une de ses parties se rencontre aussi dans la dénomination des objets. Un tableau prend le nom de quelque objet représenté d'une manière saillante sur ce tableau; ainsi „le Fagot“, du peintre hollandais Berghem doit son nom au fagot qu'un homme porte au premier plan. Dans l'argot moderne une maison de tolérance s'appelle un *gros numéro* à cause du gros numéro transparent et illuminé suspendu sur le devant de ladite maison. Comme le même détail peut servir de marque distinctive à plusieurs objets, notre métonymie peut amener une certaine polysémie. Le mot *griffon* nous en offre un exemple: la figure de cet animal fabuleux a été appliquée sur des objets assez divers comme ornement ou marque de fabrique: c'est pourquoi *griffon* désignait autrefois une sorte de canon et désigne de nos jours une sorte de papier.

10. TOTUM PRO PARTE. Cette métonymie est relativement rare. On l'observe surtout dans les cas où le nom d'un être vivant devient aussi le nom de la marque particulière qui le distingue; comme il s'agit ici ordinairement d'hommes et de femmes, très rarement d'animaux, la marque distinctive est le plus souvent une pièce d'habillement ou une parure. Exemples:

Aigrette, diminutif d'*aigron*, est proprement un petit héron, puis un héron blanc; l'oiseau a donné son nom au faisceau de plumes droites qui ornent sa tête.

Canotier est devenu le nom d'un chapeau à bord plat. Ex: Elle revenait, charmante, avec sa courte jupe noire . . . sa

chemisette de mousseline blanche et son grand canotier blanc. (M. Tinayre, *La maison du péché*, p. 91).

Châtelaine désigne selon Littré une bande d'étoffe que les femmes portent autour du cou pour se préserver du froid, ou un bijou qu'une femme porte suspendu à sa ceinture par un crochet. Le mot s'emploie aussi elliptiquement pour *chaîne châtelaine*.

Ferronnière. Une maîtresse de François I^{er} s'appelait *la belle Ferronnière*; Léonard de Vinci l'a peinte avec une chaîne ceignant la tête et rattachée sur le front par une pierre précieuse. D'après le portrait une telle parure a reçu le nom de *ferronnière*.

Frileuse désigne une pièce d'habillement pour une femme frileuse. Selon le Dictionnaire Général c'est une coiffure en laine pour l'hiver, mais il paraît aussi se dire pour un petit châle. Ex.: Elle jeta sur ses épaules une frileuse (A. Le Braz, *Le gardien du feu*, p. 105).

Rhingrave (all. *Rheingraf*), sorte d'ancien vêtement, haut-de-chausse fort ample, dont la mode est venue d'Allemagne au milieu du XVII^e siècle.

11. Notre métonymie s'observe plus fréquemment avec des noms propres de personnes. Exemples: *amadis*, *andrienne*, *bolivar*, *boukinkan*, *crispin*, *fanchon*, *fontange*, *gilet*, *pantalon*, *pépin*, *riflard*, *robinson*, *roquelauré*. Plusieurs de ces mots sont devenus de purs noms communs, et tout souvenir de leur origine est perdu. Ce phénomène s'observe aussi avec *cravate* (dans quelques patois *croate*) qui s'est introduit en France dans la première moitié du XVII^e siècle. Il n'est rien d'autre qu'une altération du nom ethnique *Croate*; les Croates, qui se répandirent en Europe au temps de la guerre de Trente Ans, portaient un col raide, une sorte de col-cravate.

12. Nous ferons observer en dernier lieu que plusieurs noms d'animaux servent aussi à désigner la peau des dits

animaux; mais ce procédé ne s'emploie qu' avec les animaux dont la peau a une valeur toute spéciale comme fourrure. Ainsi *hermine* et *loutre* désignent non seulement certains animaux mais aussi la peau de ces animaux: *une robe d'hermine*; *une casquette de loutre*.

II. Le contenant et le contenu.

13. Le contenant et le contenu sont si étroitement liés qu'on ne peut guère les séparer. Le contenu suppose toujours un contenant, et le contenant ne répond pas à sa destination s'il se présente sans contenu. C'est pourquoi les deux choses se confondent tellement dans l'esprit que l'une d'elles se prend continuellement pour l'autre. Ainsi *bureau*, table à écrire, proprement la petite bure qui couvre cette table, arrive facilement à désigner la salle où elle se trouve; quand on est à son bureau, on est aussi, par nécessité dans son cabinet de travail. Le *bureau* dans ce dernier sens vient aussi naturellement à comprendre tous ceux qui y travaillent, les gens dont l'ensemble constitue les bureaux. Pour les mots de ce genre les deux sens se présentent simultanément à l'esprit; c'est le contexte qui doit décider si par *auditoire* ou *ministère* il faut entendre ou un local ou une réunion d'hommes.

14. CONTINENS PRO CONTENTO. Cette figure est d'un emploi assez fréquent. On se sert de toutes sortes de noms indiquant des endroits, des localités, des réservoirs, etc. pour désigner les êtres vivants ou les choses qui s'y trouvent.

1°. Êtres vivants. Quant on dit *un nid babillard*, *un parterre bienveillant*, on pense aux oiseaux qui sont dans le nid, au public qui se trouve au parterre. Cette métonymie s'emploie surtout avec les noms désignant des lieux de séjour destinés à contenir des hommes. En voici quelques exemples: La *ville* s'est révoltée; toute la *maison* était en émoi; tout le *théâtre* l'a applaudi; la *galerie* l'a sifflé; la *Sorbonne* les a

condamnés; la *Chambre* a voté la loi. Nous ajoutons quelques exemples de métonymie pareille, mais d'un caractère plus individuel: Des *petites rues*, paisibles d'ordinaire et couchées de bonne heure, s'éveillaient au roulement saccadé des omnibus (A. Daudet, *Numa Roumestan*, p. 143). Les *avant-scènes pailletées* ont jeté vers les secondes galeries des mandarines et des cigares (Colette Willy, *La vagabonde*, p. 75).

2°. Noms de choses. Quant on dit *aimer la bouteille*, *boire un verre*, on pense au vin contenu dans la bouteille, dans le verre. Dans le langage des fauconniers *gorge* désigne aussi la nourriture qui entre dans la gorge; comp. les locutions *donner gorge chaude* (de la chair encore palpitante), *rendre gorge* (vomir les aliments).

15. Nous allons examiner en détail quelques exemples qui demandent des éclaircissements historiques ou étymologiques:

Brassin, tiré de *brasser* (III, § 261), désigne proprement une cuve à brasser la bière; puis, par extension, ce que contient cette cuve.

Caveau, diminutif de *cave*, était au XVIII^e siècle le nom d'une espèce de cabaret où se réunissaient les gens de lettres et les chansonniers connus par leur joyeuse humeur. Il s'employait aussi, comme terme collectif, pour ceux qui composaient cette société.

Conclave, emprunté au lat. *conclave*, chambre fermée à clef. 1° Lieu où s'enferment les cardinaux pour élire un pape. 2° L'assemblée des cardinaux réunis pour procéder à cette élection.

Cour, tiré du lat. *cohortem* devenu *curtem* dans la langue populaire. Il désigne d'abord un domaine rural, puis un domaine appartenant au roi, et de là résidence du souverain et de son entourage. Enfin, par extension, les personnes qui composent l'entourage du prince. *Cour* est le doublet de *cohorte*, dont le sens primitif est enclos, et, dans le langage

militaire, une division du camp, puis une division de la légion.

16. CONTENTUM PRO CONTINENTI. Il arrive aussi que le contenu se prenne pour le contenant, qu'un nom désignant une chose ou une réunion de personnes vienne à désigner le lieu occupé par cette chose ou ces personnes. Cette évolution, sans être rare, se présente pourtant moins souvent que la précédente.

1^o Chose > localité. Ce passage s'observe avec *billard*, qui désigne non seulement la table sur laquelle se joue le jeu indiqué, mais aussi la salle où se trouve cette table. *Dépôt*, du lat. *depositum*, ce qui est déposé, est arrivé à désigner aussi le lieu où se trouve le dépôt. Le mot *trésor* présente le même développement. Il faut aussi rappeler ici *café*, d'abord infusion de café, puis lieu où se prend cette boisson. De la même manière, *cervoise* signifiait aussi dans la vieille langue le lieu où l'on buvait de la bière. (Voir Godefroy).

2^o Corps de personnes > localité. Comme exemples de ce passage nous citerons *collège* et *ministère* qui sont venus à désigner le bâtiment occupé par les corps de personnes spéciaux désignés par *collegium* et *ministerium*.

17. Voici quelques autres exemples qui ont besoin d'éclaircissements :

Banque, emprunté de l'it. *banca*, signifie proprement un banc, spécialement le banc où s'asseyaient les changeurs, puis table, comptoir sur lequel on vendait quelque chose, et enfin la maison où se trouve la banque, où se fait le commerce.

Brelan (sur l'origine du mot, voir III, § 361) désigne une table de jeu ou un jeu de hasard qui se joue sur cette table, ensuite la maison où se trouve le brelan, une maison de jeu. Un développement analogue se constate pour le terme composé *tapis vert*.

REMARQUE. Dans quelques cas, le français ne présente que la dernière étape du développement. Ainsi *chapelle* désigne le lieu où l'on gardait *la chapelle* (dim. de *chape*) et les reliques d'un saint, et *couvent* est le bâtiment où se tient ou habite le *conventum*, l'assemblée des religieux. Mais le sens primitif de ces mots se trouve seulement en latin.

III. La matière et la chose fabriquée.

18. Comme dans la plupart des cas la matière dont un objet est fait reste visible ou au moins reconnaissable, rien de plus naturel que de donner à cet objet le nom de la matière: les deux choses sont inséparables à la vue comme à l'esprit. Par *carton* on désigne une pâte de papier mise en grosses feuilles, puis une telle feuille coupée et arrangée pour un emploi quelconque: *les cartons d'un livre relié, les cartons d'un jeu de loto, battre le carton, les cartons d'un peintre, etc.*; enfin une boîte légère ou un étui de feuilles de carton: *un carton à chapeaux, un carton à robes, un carton à dessin, un carton pour papiers, les cartons d'un ministère, etc.* Beaucoup de noms de matière donnent lieu à des observations pareilles. *Castor* est en même temps le nom d'un animal et de la peau dont il est revêtu (comp. § 12), puis divers objets de poil de castor, surtout des chapeaux; un castor est arrivé à désigner dans le langage familier un chapeau quelconque. Le nom de la *loutre* a subi un développement pareil; il désignait autrefois un chapeau ou un manchon fait avec le poil ou la peau de la loutre, mais cette acception n'est plus guère en usage. Un *blaireau* se dit pour une brosse en poil de blaireau. *Verre* désigne toutes sortes d'objets faits de verre: *un verre de montre, un verre à lampe, un verre de lunette, etc.*; remarquez surtout *un verre à boire* ou tout simplement *un verre*.

19. Notre métonymie s'observe particulièrement avec les noms de métaux. En latin aurum se disait pour un objet d'or, aes pour un objet de cuivre, etc. En français on procède de la même manière dans le langage poétique comme dans le langage ordinaire. Dans son ode sur la prise de Namur Boileau dit :

Et par cent bouches horribles
L'airain sur ces monts terribles
 Vomit le fer et la mort.

Ici *l'airain* est dit pour marquer le canon qui en est fait. Voici quelques autres exemples :

Cuivre. Au pluriel ce mot se dit pour 1° les planches de cuivre sur lesquelles on a gravé, 2° les instruments en cuivre d'un orchestre. On dit dans l'argot de Paris *travailler dans le cuivre* pour jouer d'un instrument de musique en cuivre.

Fer. 1° Un certain métal. 2° Un instrument fait de ce métal : *Fer à friser, fer à repasser, fer de cheval, le fer d'une lance.* Dans le style poétique il se dit pour toute arme tranchante : *périr par le fer, un fer sacré, le fer des lois.* Au pluriel il se dit pour chaînes, menottes : *avoir les fers aux pieds et aux mains, jeter qn dans les fers,* ou pour forceps : *on l'a accouchée avec les fers* (rarement *le fer*). Par catachrèse on parle de *fers d'argent, fers d'or.* Ex. : Ses fers sont d'argent à onze deniers (Voltaire, *Zadig* 3).

20. Voici une série d'autres exemples de cette métonymie, accompagnés de quelques explications.

Bonnet, d'origine inconnue, désigne d'abord une sorte d'étoffe; on disait au moyen âge *chapel de bonnet*, puis tout simplement *bonnet* (III, § 571), et le sens primitif s'oublie à tel point que le mot arrive à désigner une coiffure d'une étoffe quelconque. Le composé *bonnet de coton* exprime surtout une certaine forme de bonnet; la nouvelle idée de matière contenue dans le déterminant *de coton* est tellement peu sensible, qu'on entend dire *bonnet de coton en soie*.

Brodequin, sorte de chaussure, désignait au moyen âge une espèce d'étoffe.

Bureau (dér. de *bure*) est d'abord une sorte de grosse étoffe, dont on faisait des draps et des habits; puis spécialement un tapis qui s'étendait sur un banc ou sur une table.

Gourde, du lat. cucurbita, est une sorte de doublet de courge; il désigne aussi primitivement ce fruit (voir La Fontaine, *Fables*, IX, 4), puis, par extension, une courge séchée et vidée où l'on met un liquide, et ensuite bouteille clissée, bidon d'une matière quelconque.

Grisette est d'abord une petite étoffe grise de peu de valeur: *un haut-de-chausses de grisette* (Scarron); puis, un vêtement fait de cette étoffe: *De jeunes fillettes ... dans leurs grisettes* (Dancourt). Sur un développement ultérieur de ce mot voir § 6.

Hoqueton, pour *auqueton* > *alqueton*, est le même mot que *coton* précédé de l'article arabe (I, § 20, 481). Conformément à l'étymologie, il désigne d'abord une étoffe de coton; au moyen âge la barbe blanche se comparait à l'*auqueton*. Puis, un vêtement fait de cette étoffe, une casaque brodée (comp. § 6).

Madre, sorti maintenant de l'usage, est d'origine germanique (vha. masar). Il désignait le cœur des différents bois employés pour faire des vases à boire, puis un vase fait de ce bois, et enfin tout vase sans égard à la matière dont il était fait.

21. Dans quelques cas l'étoffe qui a fourni son nom à la chose fabriquée avait primitivement le sens de la couleur dont l'étoffe était teinte. Exemples:

Écarlate; ce mot dont l'origine est inconnue, était au moyen âge le nom de plusieurs couleurs, surtout d'un rouge très vif; il s'emploie ensuite pour désigner une étoffe teinte en écarlate et une robe faite de cette étoffe. On dit ainsi

un manteau d'écarlate, et Boileau parle *d'endosser l'écarlate* (Sat. VIII, v. 168).

Pourpre (du lat. *purpura*), matière colorante d'un rouge foncé, puis étoffe teinte en pourpre, et enfin vêtement fait de cette étoffe, surtout vêtement royal ou impérial.

22. Notons enfin que le nom d'une plante ou d'un fruit sert parfois à désigner le suc qu'on en a tiré; on dit ainsi *de la groseille* pour du sirop de groseille; de la même manière s'expliquent *du jujube*, *du tilleul*, *du sureau*, *de l'acacia*.

IV. Le Producteur et le produit.

23. Le rapport qui existe entre le producteur et le produit est le plus souvent un rapport entre cause et effet. Le lien très étroit qui existe, dans la pensée et dans la réalité, entre la cause quelle qu'elle soit et l'effet produit, a pour résultat sémantique que le mot désignant une de ces deux étapes peut aussi désigner l'autre: la cause contient l'effet pour ainsi dire à l'état latent et l'effet présuppose toujours la cause. Cependant il faut bien remarquer que la métonymie qui prend la cause pour l'effet est bien plus fréquente que la métonymie contraire: il faut en effet moins d'effort pour passer de la cause à l'effet que pour remonter de l'effet à la cause. La cause est tantôt un être vivant, un homme, rarement un animal; tantôt un lieu, tantôt une chose; nous étudierons ces divers cas dans les paragraphes suivants. Notre métonymie amène le changement des noms propres en noms communs, des noms abstraits en des noms concrets et vice versa.

REMARQUE. Parfois on donne à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'effet. On dit ainsi *les pâles maladies*, pour: les maladies qui rendent pâle, *les fièvres étiques* pour: les fièvres qui rendent étique ou amaigri; *la pâle mort*, *une*

mortelle sentence, etc. Ex.: Contre eux nous préparons de mortelles sentences (*Les Femmes Savantes*, v. 905). Ce phénomène est surtout propre au langage poétique et soutenu; en voici un bel exemple tiré d'une nouvelle d'Alfred de Musset: Quoique les vins d'Orient ne soient pas bavards (*Le Fils du Titien*, chap. VIII). *Les vins bavards*, ce sont les vins qui rendent bavards (comp. *avoir le vin gai*, *avoir le vin triste*). La poésie latine recourt souvent à cette „prolepsis adjectivi“, comme dans le vers suivant de Virgile: *Premit æquora placida pontus* (c. à d. *premit ita ut placida fiant, premitendo placida reddit*).

A. Producteur pour produit.

24. NOMS DE PERSONNES. Le nom d'une personne qui crée ou invente s'emploie souvent pour désigner l'œuvre créée; il s'agit ici de noms d'artistes, d'auteurs, de fabricants, d'inventeurs, etc. On dit non seulement *un beau Rembrandt*, *une collection de Callots*, *un Montaigne in-quarto*, mais aussi *un chassepot*, *un eustache*, *un gibus*, *du macadam*, etc. Par cette métonymie les noms propres de personnes deviennent facilement de purs noms communs.

REMARQUE. Les noms d'animaux paraissent se prêter difficilement à notre métonymie. Nous ne saurons citer que *vermeil* qui désigne la couleur rouge produite par le vermiculus; mais le mot n'a jamais en français désigné l'animal producteur, la cochenille.

25. NOMS DE CHOSES. Le passage de la cause instrumentale à l'effet produit s'observe dans les cas suivants:

1° Le nom d'une partie du corps vient à désigner ce qu'a produit cette partie du corps. Quand on dit *il a une belle main*, *main* s'emploie au sens d'écriture. *Langue* désigne l'organe principale de la parole, puis le parler; ce dernier sens existait déjà en latin.

2° Le nom d'une machine devient le nom de ce que produit cette machine. *Presse* désigne non seulement une machine à imprimer, mais aussi des articles d'imprimerie. On dit *la presse* pour les journaux.

3° Le nom d'un outil passe à la chose produite à l'aide de cet outil. On appelle *crayon* et *fusain* un dessin fait au crayon, au fusain; ajoutons *eau-forte* qui désigne aussi une estampe tirée sur une planche préparée à l'eau-forte. Un autre exemple est offert par *fouet* au sens de coups de fouet.

4° Le nom d'un instrument de musique passe au son produit. *Sifflet* est proprement un petit instrument avec lequel on siffle, puis le coup de sifflet. *Timbre* (lat. *tympanum*) est une sorte de cloche en métal, frappée par un marteau, puis le son que rend cette cloche.

26. NOMS DE LIEU. L'emploi métonymique d'un nom de lieu s'observe dans la dénomination de beaucoup de produits naturels et de produits industriels; ainsi les différentes sortes de marbre et de bois, les fruits, les vins, les liqueurs, les étoffes, les pièces d'habillement reçoivent le nom de la localité dont ils sont originaires. On dit *du carrare*, *une calville*, *du bordeaux*, *du camembert*, *de l'elbeuf*, *du moka*, *un terre-neuve*, etc. Cet emploi des noms propres de lieu détermine leur changement en noms communs.

27. Rappelons aussi l'emploi métonymique de quelques noms communs de lieu qui arrivent à désigner surtout ce qui se passe sur ledit lieu. Exemples:

Brelan (voir § 17), anciennement table de jeu, puis le jeu qui se jouait sur le brelan, sorte de jeu de hasard.

Harangue, d'origine germanique (voir I, § 482, 3). Le sens primitif de ce mot est cercle, assemblée, surtout assemblée publique où se fait un discours solennel, et ce sens se retrouve encore dans l'it. *arringo*; en français il ne signifie plus que

discours solennel. L'origine du mot *panégyrique* nous montre un développement pareil.

Prône, autrefois *prosne*, dont l'origine est inconnue (voir *Romania* XXI, 122), désignait au moyen âge un grillage et particulièrement un endroit ceint d'une balustrade d'où le curé adressait au peuple des instructions, et ce sens vit encore dans plusieurs patois modernes. Dans la langue littéraire de nos jours *prône* désigne exclusivement l'instruction du prêtre.

B. Produit pour producteur.

28. La métonymie qui prend l'effet pour la cause, qui désigne le producteur par le nom du produit est relativement rare. Rappelons un mot de la fameuse empoisonneuse la marquise de Brinvilliers; un jour qu'elle monta dans sa chambre une cassette à la main, elle rencontra une de ses servantes à qui elle dit „qu'elle avait de quoi se venger de ses ennemis, et qu'il y avait dans cette boîte bien des *successions*“ (Funck-Brentano, *Le drame des poisons*, Paris, 1906, p. 20). Ici M^{me} de Brinvilliers dit *succession* pour poison; elle pense au but qu'elle poursuit, entrevoit le succès de ses actions criminelles et donne à l'effet le nom de ce qui en résultera. Cet emploi du mot est très expressif et pittoresque; il faut ajouter qu'il est tout à fait individuel et qu'il n'a pas vécu. Passons à quelques mots dont l'emploi métonymique est devenu usuel. Soit le mot *lustre* (emprunté de l'it. *lustrò*, postverbal de *lustrare*), qui dans le langage ordinaire désigne un appareil qui produit du lustre, un luminaire suspendu. Rappelons aussi *odeurs* et *parfums* qui se prennent souvent au sens de composition qui produit ou exhale une odeur aromatique. Dans quelques cas on remonte du produit à un mot abstrait désignant l'action productrice; ainsi *bouillon*, dont le sens primitif est bulle qui se forme dans un liquide qui bout, est parvenu à désigner aussi l'ébullition qui produit la bulle. Parfois le sens dérivé tue le sens primitif comme c'est le cas

pour *araignée* qui désigne primitivement la toile produite par *l'araigne* (comp. I, § 229, Rem.); ce sens se trouve encore dans *La Fontaine* (voir III, § 200, 6). Depuis le XV^e siècle on entend aussi par *araignée* l'animal producteur; ce sens a seul survécu, et *araigne* a disparu.

REMARQUE. Nous avons vu que les produits naturels d'une contrée se désignent souvent par le nom du lieu de production (§ 26); le phénomène contraire est peu commun, et le produit paraît très rarement donner son nom au lieu où il se produit. Un exemple curieux nous est fourni par le nom portugais *Madeira*, tiré de *madeira* (lat. *materia*, pour *materies*), bois de construction; comme l'île fournissait beaucoup de *madeira*, elle en reçut le nom.

29. SONS PRODUITS. Les sons que produisent les hommes, les animaux, les machines, les instruments de musique s'emploient souvent pour désigner ceux ou celles qui les produisent.

Pour les noms de personne, nous avons un bel exemple d'une dénomination onomatopéique dans *Han d'Islande*, héros du roman du même nom de Victor Hugo, qui doit son nom aux rugissements qu'il pousse. Beaucoup d'oiseaux et quelques autres animaux doivent également leurs noms au son qu'ils produisent: *bribri*, *coucou*, *chouan*, *chouette*, *coq*, *cowlis*, *turlut*, *froufrou*, *ouistiti*. Enfin pour les noms d'objets rappelons *teuf-teuf*, *cri-cri*, *crin-crin*, *you-you*.

REMARQUE. Non seulement le cri que pousse un animal peut lui servir de dénomination, mais aussi le cri par lequel on l'appelle. On trouve dans Rabelais (II, chap. 30) le mot *grobis* au sens de gros chat; la dernière partie du mot est le cri d'appel qu'on note maintenant *pss pss*.

30. Il faut ajouter que pour désigner des personnes on ne se contente pas d'onomatopées, on recourt aussi et très souvent aux jurons, aux phrases toujours répétées, aux cris

de surprise, aux fautes de prononciation, etc.; on en fait des sobriquets, des surnoms. C'est un phénomène bien naturel dont la vie populaire de tous les jours offre constamment des exemples.

31. Phrases habituelles. A. Jeanroy observe dans la Romania (XXXI, 303) „Je connais comme noms ou sobriquets: *Dequé, Bienbien, Didon.*“ Dans l'argot de Paris *Vous n'avez rien* est devenu le sobriquet des douaniers à cause de leur demande toujours répétée: „Vous n'avez rien à déclarer?“ De même dans plusieurs magasins le gérant, à cause de ses refus continuels, est appelé *Il n'y en a pas.*

REMARQUE. Dans quelques cas l'exclamation devient le nom de la chose qui l'a provoquée; il s'agit ici surtout d'exclamations d'effroi ayant pour but d'éloigner un péril. En Allemagne *Gottsebeiuns* est devenu le nom du diable et *Miserere* désigne l'entortillement intestinal.

32. Serments et jurons. Les Berrichons se désignent souvent par le juron qui leur est familier. Ainsi ils diront: „*Diable me brûle*“ est bien malade. „*Nom d'un rat*“ est à la foire. La femme à „*Diable m'estrangouille*“ est morte. Le garçon à „*Bon You*“ se marie avec la fille à „*Dieu me confonde*“ (voir *Mélusine*, IV, 380). Dans la littérature facétieuse de notre temps, le colonel *Scrongnieugnieu* (sacré nom de Dieu) est devenu un guerrier célèbre. Si nous remontons à la Renaissance, nous voyons que Roger de Collerye désigne Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François I^{er} par leurs serments favoris. Il dit dans „l'Epitheton des quatre Roys“:

Quand la *Pasque-Dieu* décéda,
Le *Bon Jour Dieu* luy succéda;
Au *Bon Jour Dieu* deffunct et mort,
Succéda le *Dyable m'emport.*
Luy décédé, nous voyons comme
Nous duist la *Foy de Gentilhomme.*

REMARQUE. Quelque noms de famille paraissent tirer leur origine de sobriquets formés à l'aide d'une exclamation ou d'un juron. Ainsi le nom propre *Boïeldieu* a dû être appliqué, primitivement par plaisanterie, à un homme qui jurait par les boyaux de Dieu. Il faut probablement expliquer de la même manière les noms médiévaux *Rogier Foie-Dieu*, *Jehan Biau-sire-Dier*, *Raoul Par-Reson*, *Guillaume Par-Amor* (comp. Schultz-Gorra dans *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XXV, 127—130). Rappelons aussi *Siffait*, nom de famille employé actuellement en Normandie, et qui a dû désigner d'abord un homme qui affirmait toujours par *si fait*.

33. Prononciation vicieuse. Dans un drame de Henri Bataille intitulé „Le Masque“ un des personnages s'appelle *bouyou*, et comme on lui demande pourquoi elle s'appelle ainsi, elle répond: „Parce que je dis comme ça *bouyou* au lieu de *bonjour* . . . Ça m'est resté“ (I, sc. 5).

Dans l'argot de l'X un professeur de géométrie descriptive portait le surnom de *Beuveau*. Ce mot tire son origine de la prononciation défectueuse dudit professeur: il disait *beuveau* pour *biveau* quand il voulait parler de l'équerre dont se servent les tailleurs de pierre.

34. Ce ne sont pas seulement des personnes isolées qui doivent leurs noms à quelque expression favorite. Des nations entières et des pays ont subi le même sort. Rappelons d'abord une boutade amusante de Beaumarchais qui montre à quel point le juron *Goddam* autrefois semble avoir dominé la langue anglaise: Diable! C'est une belle langue que l'anglais. Il en faut peu pour aller loin; avec *Goddam* en Angleterre on ne manque de rien. . . . Les Anglais en vérité ajoutent par-ci, par-là quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *goddam* est le fond de la langue (*Le Mariage de Figaro* III, sc. 5). Si telle est l'impression que produit la langue anglaise sur un étranger qui l'entend parler sans la com-

prendre, rien d'étonnant que ce même étranger finisse par employer le mot *goddam* pour désigner un Anglais, et c'est ce qui est arrivé en effet. Dans l'argot de Paris, un Anglais s'est longtemps appelé un *goddam* ou un *goddem*; on a dit aussi un *godon* et cette forme est d'ancienne date, on la trouve déjà au XV^e siècle et elle était en usage en Normandie encore au siècle passé. Les *godons* d'autrefois n'étaient pas très aimés des Français, comme il résulte du dérivé *godonnaïlle* qui désignait une réunion de goujats. Les Espagnols ont également créé un *godan*. De leur côté les Français ont été l'objet de pareilles dénominations. Leur ancien séjour à Naples a laissé une trace curieuse dans le parler napolitain. Le peuple ayant remarqué que les Français avaient toujours à la bouche l'affirmation *oui-oui*, en fit un sobriquet et les appela les *oui-oui* altéré en les *gui-gui* (voir le Vocabulaire napolitain de Galiani). Les Espagnols ont été frappés d'une autre expression favorite des Français *dis donc* ou *dites donc*, et, au temps de Napoléon elle a donné naissance au sobriquet *los didones*. C'est la même exclamation qu'on retrouve dans la „lingua franca“ sous la forme de *dido* et au sens d'étranger (voir Schuchardt dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXXIII, 458).

REMARQUE. Nous lisons dans „les Voyages“ de François Leguat (1721) les observations suivantes: Ils tirent aussi beaucoup de services des habitans naturels de cette Province-là, que les *Hollandois* ont appelez *Hottentots*, à cause qu'on leur entend souvent prononcer ce mot-là. Par une semblable raison les *Espagnols* donnèrent le nom de *Perou* à cette partie du nouveau Monde, qu'ils envahirent. Et il y a beaucoup d'apparence que ce fut de la même manière que le pain celeste que Dieu donna autrefois à son Peuple fut appelé *Man*, ou *Manne* (Exod. XVI, 17) soit dit en passant.

35. Un phénomène analogue à ceux que nous venons d'étudier, est représenté par *symphonie* qui a servi à désigner

non seulement les personnes mais aussi les instruments qui produisent une symphonie. On lit dans „Turcaret“ de Lesage: J'ai ordre de commander cent bouteilles de Surène pour abreuver la symphonie (II, sc. 6). Ici *symphonie* est synonyme de corps de musiciens, mais dans d'autres textes du même siècle il désigne les instruments de musique qui accompagnent les voix ou les instruments à cordes dans un orchestre par opposition aux instruments à vent. L'emploi métonymique existait déjà en latin vulgaire où *symphonia* désignait un instrument de musique particulier, et ce sens est resté attaché aux formes romanes suivantes: it. *zampogna*, rum. *cimpoiă*, esp. *zampoña*, port. *sanfona*, vfr. *chifonie*. Ajoutons que *musique* se dit quelquefois de l'instrument avec lequel on exécute de la musique, et un *piano-forte* est un instrument qui permet de faire le piano et les forte.

36. La métonymie étudiée apparaît sporadiquement dans le langage poétique. On trouve ainsi dans plusieurs littératures *pain* employé au sens de blé. En voici un exemple français;

Et encore aujourd'hui, sous la loi de la guerre
 Les tygres vont bruslans les thresors de la terre,
 Nostre commune mere; et le degast du *pain*
 Au secours des lions ligue la pasle faim.

(A. d'Aubigné, *Les Miseres*, v. 437—440.)

En allemand on a pu dire *pointe de vin* pour du raisin. On lit dans le „Schatzkästlein“ de Hebel: „*Schon mancher Rausch ist seitdem auf den Bergen gewachsen*“. Ovide dit que le mont Pélion n'a pas d'ombres (*Nec habet Pelion umbras*). L'ombre qui est l'effet des arbres est prise ici pour les arbres mêmes.

REMARQUE. Un cas analogue intéressant se trouve dans un vers de Dante: E il feruto ristrinse insieme l'orme (*Inferno*, XXV, 105), où *l'orme* s'est dit pour *i piedi*. On trouve de même dans les poètes latins *vestigia* pour *pedes*.

V. Antécédent et conséquent.

37. Deux actions qui se suivent immédiatement peuvent s'exprimer par un seul mot; il s'agit ici des cas où les deux actions se succèdent d'une manière tellement régulière que l'une d'elles suppose toujours l'autre et qu'elles se présentent nécessairement à l'esprit en même temps ou à peu près. On peut donc exprimer ce qui suit par ce qui précède, le conséquent par l'antécédent. Le procédé inverse paraît assez rare. Cette métonymie est appelée métalepse.

Un exemple instructif nous est fourni par le verbe *secourir* qui remonte au lat. *succurrere*, lequel voulait dire d'abord simplement accourir, puis accourir pour aider, et ensuite aider. Du Marsais observe: „Le partage des biens se faisait souvent en tirant au sort, ainsi le sort précède le partage; de là vient que sors en latin se prend souvent pour le partage même ou pour la portion qui est échue en partage, c'est le nom de l'antécédent qui est donné au conséquent“. Le phénomène inverse est représenté par le grec *φόβος*, effroi, dont le sens primitif est fuite; l'allemand *erschrecken* signifiait originellement sursauter.

REMARQUE. On passe plus facilement de l'antécédent au conséquent que du conséquent à l'antécédent. La reproduction en avant paraît toujours la plus naturelle; c'est pourquoi le nom de la cause et du producteur arrivent aussi à désigner l'effet et le produit, tandis que l'évolution inverse est bien plus rare. Rappelons que les expériences faites sur la mémoire ont montré qu'une syllabe tend plutôt à évoquer la syllabe suivante que la précédente (comp. H. Höffding, *Esquisse d'une psychologie*, Paris 1903, p. 201).

38. Voici quelques exemples français montrant comment on exprime ce qui suit par un mot qui ne désigne primitivement que ce qui précède:

Accoucher. Conformément à l'étymologie ce mot s'employait au moyen âge indistinctement de l'homme et de la femme, et il avait le sens général de s'aliter. Ex.: Li roys Bauduins d'un grief mal s'accoucha (*Bastart de Bouillon* v. 62, 99). Il prit bientôt un sens plus spécial et s'employa surtout d'une femme qui s'alite pour enfanter. Puis le préliminaire a été pris pour l'acte même et le verbe a eu la signification d'enfanter.

Collation était, dans les anciens monastères, le nom de la conférence du soir; après cette conférence on prenait ordinairement quelque nourriture, et *collation* arrivait de cette manière à comprendre le sermon et le repas léger suivant. Ce dernier élément a fini par l'emporter et le mot désigne maintenant tout repas léger de jour ou de nuit.

Embrasser, autrefois *embracier* (lat. *imbracchiare*). Conformément à l'étymologie, ce mot signifiait au moyen âge entourer de ses bras, saisir ou serrer dans ses bras; il s'employait indistinctement d'intentions amicales ou d'intentions hostiles (voir Ambroise, *L'estoire de la guerre sainte*; au glossaire). Cependant le premier emploi était le plus général, et, comme une étreinte amicale est souvent accompagnée d'un baiser, embrasser prit le sens de prendre quelqu'un dans ses bras et le baiser, et de nos jours il n'a que le sens de donner un baiser.